

Chapitre 14

Le souffle de la guerre.

La route est encore large dans ce faubourg et, pour je ne sais quelle raison, il semble que la police du comté a aligné des barrières ou des palanques le long de la rue, comme pour empêcher la foule de venir sur la chaussée de terre rayée d'ornières, ou pour protéger les façades des maisons et commerces de l'agression d'un troupeau féroce qui parcourrait la voie.

Mais de troupeau il n'y a point ; nous sommes seuls sur notre boguet tiré par notre cheval bien calme. Les gens nous regardent, mais finalement plus parce que nous sommes là que pour l'intérêt que nous pourrions représenter. Je suis de plus en plus persuadé qu'ils attendent quelque événement dont nous n'avons pas connaissance. En approchant du carrefour de rues où nous devons prendre à droite pour nous engager sur la route qui conduit à la plantation, nous sommes contraints à nous arrêter. La police de la ville a donc installé les barrières pour contenir une foule de plus en plus enthousiaste. Le sergent de police reconnaît la voiture, me dévisage d'un air soupçonneux et salue Hélène avec une certaine déférence.

- Bonjour, Sergent Mashprow, pourriez-vous nous ouvrir la barrière pour que M. de Berdeilhe puisse nous reconduire à la maison, je vous prie.

- Certainement, Ma'am, vous arrivez juste à temps. La milice armée va défiler et s'arrêter à peu près où vous êtes en ce moment.

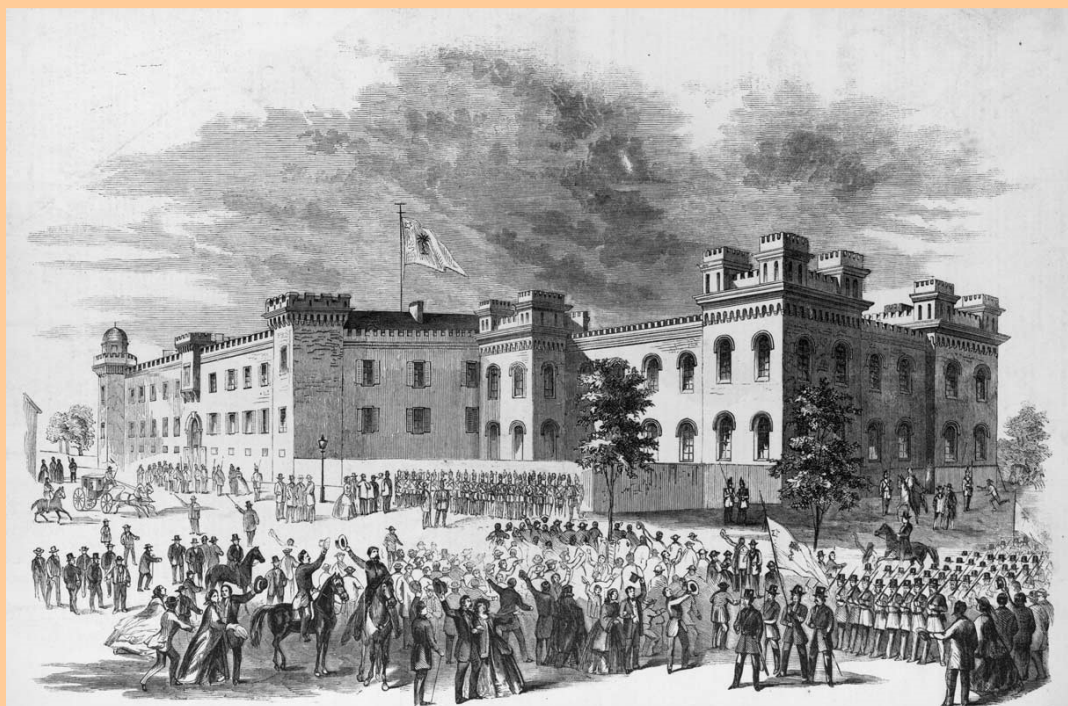
- Mais que se passe-t-il ?

- C'est la suite de l'affaire de l'arsenal de la ville, le 30 décembre dernier. Le 17^{ème} Régiment de la milice de Charleston va recevoir son drapeau régimentaire et devenir de 17^{ème} Régiment de Caroline du Sud. Ensuite, on va engager des volontaires pour défendre la Confédération et le général Toutant de Beauregard va s'adresser aux citoyens. »

Tandis que le sous-officier nous donne ces explications, deux agents de police écartent les barrières de bois renforcées d'équerres de fer. Je peux enfin faire avancer la voiture mais pour plus de sécurité l'un des agents de police prend la bride de notre cheval et nous tire hors de la foule qui commence à se presser vraiment dru pour mieux voir. Une fois que nous sommes passés et que nous avons enfilé la route de la plantation, je mets le cheval au petit trot. L'animal se détend enfin. Le pauvre a eu une journée bien désagréable et il prend plaisir à trotter. Je reste vigilant mais l'animal est docile et a bon caractère. Il ne tente paraît-il jamais de prendre le mors aux dents. Je demande à Hélène de me rappeler les faits. J'ai bien vu une eau-forte de l'événement tirée dans un journal local il y a quelques jours, mais je n'ai pas lu l'article.

La jeune fille récite presque machinalement le déroulement des événements. Le 30 décembre 1860, le colonel John Cunningham, à la tête du 17^{ème} Régiment de Milice de Caroline du Sud, a pris possession de l'Arsenal de Charleston tandis que le Capitaine Joseph Johnson prenait, lui, possession du fort Johnson situé sur l'île James, à la tête des fusiliers de Charleston. Le Gouverneur de l'État a également donné l'ordre de faire mettre en batterie deux pièces d'artillerie de 24 livres avec pour mission de couvrir le chenal qui permet l'accès des navires au port de Charleston. Le chef d'escadron Peter F. Stevens s'est empressé d'exécuter cet ordre à la tête des élèves-officiers de l'académie militaire de Caroline du Sud dont il est le chef de corps, appuyé les fusiliers « Vigilantes » du capitaine Tupper. C'est cette batterie qui ne va pas tarder à tirer les premiers boulets de la guerre civile. Mais personne ne le sait encore au moment où Hélène me fait le récit de ces incidents. Lors de l'investissement des forts et de l'arsenal, les officiers commandants de place ont été traités avec respect et courtoisie par les forces de l'État de Caroline du Sud. Le Capitaine de vaisseau Humphreys, Commandant et directeur de l'Arsenal a pu faire saluer les couleurs de l'Union lors de la reddition de l'établissement militaire fédéral.

La prise de contrôle des forts Moultrie et Pinckney et de l'arsenal de Charleston a fait passer les magasins des arsenaux et les dépôts militaires entre les mains de l'État de Caroline du Sud. Le gouverneur de l'État a fait procéder à un inventaire minutieux et s'en est fait remettre immédiatement le résultat. À Moultrie, il y avait seize pièces de 24 livres, dix-neuf pièces de 32 livres, 12 couleuvrines de 155 mm, un mortier côtier de 250 mm, quatre pièces d'artillerie de 12 livres, dix-neuf de 32 livres, deux couleuvrines de 155 mm, deux pièces de 12 livres, quatre obusiers de 24 livres et une importante réserve de munitions. Au Château Pinckney, l'armement était pratiquement au complet et les magasins étaient emplis de poudre. À l'arsenal se trouvait un grand nombre de magasins de matériel d'intendance, beaucoup d'artillerie lourde et d'armes de petit calibre.



L'arsenal de Charleston le 30 décembre 1860

Je ne puis qu'être admiratif devant cette jeune femme qui cite de mémoire et avec les mots idoine des chiffres, des noms d'armes, des caractéristiques et calibres de pièces d'artillerie. Elle se tait, son exposé terminé, et je ne peux que lui faire part de mon admiration.

- Vous savez, j'ai une bonne mémoire et tout ce qui a trait à la science, aux techniques nouvelles et à la mécanique de précision me passionne. Et la nature humaine est ainsi faite que les chercheurs et les fabricants de l'industrie mettent d'abord les résultats de leurs efforts au service des armes, des navires, des trains et depuis récemment dans le télégraphe à fil électrique. Il n'y a rien détonnant donc, à ce que je vous cite sans erreur le contenu d'une synthèse de presse. Je pourrais aussi vous expliquer à quoi servent les différents types de pièces d'artillerie et comment on peut en combiner les effets.

- Et vous n'avez jamais été tentée par le métier des armes ?

- Vous plaisantez, j'espère. Pas plus que chez vous on ne concevrait dans ce pays qu'une femme puisse être un militaire de profession. Certaines femmes, celles qui avancent vers l'Ouest et font reculer la frontière avec les pionniers, ont plus souvent qu'à leur tour l'occasion de faire le coup de feu. Mais dans l'Est « civilisé », les femmes sont priées

d'écouter et servir les hommes. Et pas seulement dans les États du Sud. Vous connaissez Mme Harriet Beecher-Stove ?

- J'en ai entendu parler.

- Eh bien, elle n'est pas seulement l'auteur d'un livre sur la vie d'une famille d'esclaves, elle est aussi une « suffragette ».

Hélène, qui me parle français depuis que nous sommes seuls tous les deux, prononce ce dernier mot avec un accent américain car les femmes militantes des droits des femmes ont adopté le mot français.

- Et vous, chère demoiselle, seriez-vous une suffragette, vous aussi ?

- Je vais plus loin que cela. Je pense que si beaucoup de femmes avaient accès à la politique active, le monde n'en tournerait que mieux.

- Je vais nous surprendre : je suis de votre avis. »

Elle me regarde avec incrédulité. Manifestement, cet aveu lui paraît mensonger.

- Raillez-vous ? Ce ne serait pas gentil.

- Je ne raille pas, mademoiselle. Je ne suis pas seulement un fonctionnaire français placé hors cadre et avec son traitement, ni un officier de réserve de l'Armée de terre française. Je suis surtout un être humain qui essaie de penser et de réfléchir sur la condition humaine.

- Seriez-vous un philosophe libre-penseur ? Ne seriez-vous pas franc-maçon par exemple, il y en a beaucoup, ici.

- Je suis croyant en une force créatrice de l'univers. Je ne l'appelle pas Dieu car la nommer reviendrait à la limiter. Je suis « christique » en ce sens que je considère Jésus comme un révolutionnaire de son époque. Un révolutionnaire qui ne se servait pas de l'épée mais de l'amour. En dépit de sa fin tragique, Il a laissé une empreinte qui n'est pas près de s'effacer. Malgré les horreurs que ses prétendus zéloteurs commettent en son nom.

Il a laissé un héritage qu'il faudra bien assumer un jour. Il a dit, parlant au nom de Dieu comme tous les prophètes de la tradition juive, « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Il a aussi dit : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ». Voyez-vous, j'ai du mal à admettre que l'Empire allemand dote ses soldats de ceinturons d'armes sur la boucle desquels est gravé l'inscription « *Gott mit uns* », que Dieu soit avec nous. Je suis autant choqué que sur le billet d'un dollar soit portée l'inscription « *In God we trust* »¹ parce qu'on ne peut servir Dieu et l'argent. Si l'on veut éviter que les religions perdent leur caractère sacré et utile à l'Homme, il faut absolument qu'elles cessent de vouloir régenter la vie de la Cité. C'est à cette seule condition qu'elles resteront un des phares de la conscience humaine.

Et pour répondre à votre question, je ne suis pas franc-maçon. Je suis une autre voie, discrète elle aussi, qui existe depuis fort longtemps. Une tradition qui a légué nombre de ses pratiques aux francs-maçons qui en ont fait des rites d'appui pour leur réflexion.

- Peut-on savoir quelle est cette voie ?

- Il vaudra mieux que vous me voyiez la pratiquer, cela vous rassurera. Si je vous la cite *ex abrupto*, vous risquez de me prendre pour un comique. On raconte tant de bêtises sur les chercheurs qui suivent cette voie. »

Après un silence de quelques minutes, Hélène me dit, hésitante comme une enfant qui a peur d'interroger un parent : « Vous m'avez laissé entendre que nous pourrions avoir une action ensemble, que vous aviez un projet que nous pourrions réaliser ensemble... »

J'hésite à répondre mais finalement je me jette à l'eau.

- Je pense que nous allons vers des événements déplorables. Il va falloir mettre un peu d'humanité dans tout ce qui va se produire. Et surtout, il va falloir en témoigner. Je compte utiliser une arme nouvelle : l'image photographique. Elle seule permettra de montrer au monde l'horreur de ce que peut faire l'homme s'il met en œuvre les moyens modernes que lui offre l'industrie de ce merveilleux siècle de la vapeur et de l'huile de roche. Un grand

¹ Nous faisons confiance à Dieu.

penseur de la France ancienne, valeureux hobereau du sud de la France avait pour coutume de dire que science sans conscience n'est que ruine de l'âme.

- Pierre-Hubert de Berdeilhe, me prenez-vous pour une sotte ignorante de Michel Eyquem de Montaigne et de son merveilleux recueil d'essais ? Mais, monsieur l'officier français, comment croyez-vous que les familles francophones du Sud font perdurer le souvenir de la patrie qui les a abandonnées, si ce n'est en étudiant les auteurs classiques de la littérature et de la philosophie française ? Croyez-vous que les « Dixies » de notre rang ignorent Voltaire, Rousseau, Diderot ou Montesquieu ? Vous me décevez.

- Et vous, vous me rassurez. Hélène, ma chère Hélène, m'aideriez-vous dans mon entreprise un peu folle, qui consiste à me lancer dans l'activité de photographe de la vie courante ?

- Cela dépend. »

Elle a dit ces mots avec l'air un peu minaudier d'une petite fille mutine. Elle poursuit : « Cela dépend de ce que je devrai faire. Être une admiratrice obligée du merveilleux artiste, rester cantonnée à être votre faire-valoir ? Pourrai-je moi aussi réaliser des prises de vues ? Serai-je autorisée à penser et inventer ?

- Hélène, ce que je souhaite ardemment, c'est que nous partagions toutes les responsabilités, tous les soucis, sans doute mais aussi toutes les joies. Je subodore que ce ne sera par un métier facile, mais il nous ouvre des perspectives dont même moi qui ne manque pas d'imagination ne puis envisager tous les aspects. Nous ne serons pas trop de deux pour unir nos sagesse à nos folies.

- Tout doux, monsieur le Français. Nous n'en sommes pas encore à faire des folies. Il faut d'abord que je comprenne ce que vous êtes venus faire ici, dans les États Confédérés d'Amérique alors que votre gouvernement n'a pas pris de position officielle sur la sécession. Vous comprenez bien que nous vous accueillons chez nous, à la maison, sur recommandation. Mais les gens qui vous parrainent sont avant tout des hommes d'affaires. Vous ne manquez pas d'argent et vous avez eu la sagesse de venir avec de l'or au lieu de papier monnaie. Mais si votre gouvernement vous paie, c'est qu'il attend quelque chose de vous en échange. Que faites-vous ici, exactement, vous et votre compère Tertullien ? De quel bord êtes-vous Monsieur le Baron, êtes-vous avec les Dixies, esclavagistes et bien élevés ou avec les Yankees, abolitionnistes et libéraux, certes, mais qui ne sont que des rustres affairistes et besogneux ? »

Je prends le temps de la réflexion pour ne pas la heurter, parce que je ne sais pas de quel côté elle penche, elle. Je veux être sincère mais la sincérité ne consiste pas à dire tout ce que l'on pense. Elle consiste à penser tout ce que l'on dit. Nuance.

- Je suis par conviction du côté de l'homme dans la nature, mademoiselle. Je ne suis pas pour la violence. Elle ne peut résoudre les questions graves de manière durable. Une victoire militaire ne peut se concevoir que si elle se poursuit par une solution politique équitable. On peut admettre que dans l'aveuglement de la colère, des dirigeants politiques se lancent dans une guerre, ou plutôt lancent leur peuple dans une guerre. Mais il vient toujours un moment où les armes se taisent. Il faut alors panser les blessures des peuples. Les peuples, comme les hommes, n'oublient rien. Ils s'habituent. Parce que pour admettre une évolution et s'y habituer, il ne faut pas que ladite évolution provoque de fractures insupportables. Toute la sagesse consiste à faire en sorte que la corde sur laquelle on tire entraîne les gens vers un bien commun et surtout, qu'elle ne casse pas.

- Et comment comptez-vous faire ?

- Il faut utiliser la méthode du bouffon : montrer que le Grand Duc est nu.

- Je ne comprends pas ce que le Grand Duc Alexis a à voir dans cette affaire, lui qui est encore bien jeune.

- Je ne parle pas de lui, m'exclamé-je. Je parle par image et fais allusion à un conte pour enfant, « Les habits Neufs du Grand-Duc ». Autrefois les bouffons se moquaient du Roi pour lui montrer le ridicule de ses abus. Les politiciens, pour faire admettre aux peuples leurs

inepties trouvent toujours les bons leviers de propagande. Et vous verrez qu'il va en être de même pour lancer les Américains les uns contre les autres. Je vous fiche mon billet que dans moins d'un mois, les gens d'ici, oubliant qu'ils ont lutté avec les Yankees pour libérer les colonies du joug des Anglais, auront été convaincus par leurs meneurs politiques de ce que les Yankees sont la fine fleur de la canaille. De leur côté les Yankees seront absolument convaincus que les Dixies sont de fieffées voyous qui ne méritent pas de vivre. Montrons aux uns et aux autres les bons côtés de l'adversaire, les points communs entre les deux bords mais n'oublions pas de dénoncer les abus des uns et des autres sans rien dissimuler.

- Et je vous fiche mon billet à mon tour qu'il ne faudra pas plus de quinze jours pour que vous soyez traduit devant un tribunal pour trahison, défaitisme ou propagande pour le compte de l'ennemi. » La jeune fille est vraiment inquiète.

- Tout l'art de la diplomatie tient dans la mesure. Savoir jusqu'où on peut aller trop loin.

- Mais comment allez-vous vivre ?

- Concrètement, je ne sais pas encore. Il faut que je prenne contact avec un représentant du gouvernement impérial en Amérique du Nord au plus vite. Mes réserves d'or ne sont pas inépuisables. Et si on me paie en monnaie confédérée, je ne pourrai rien en faire dans le Nord.

- Vous comptez aller dans le Nord ?

- Certes. Je compte voyager partout avec comme laissez-passer la neutralité de mon métier de géographe pris dans une guerre qui lui est étrangère. Il me faut un visa du Gouvernement Confédéré et un autre de celui de Washington.

- Et comment comptez-vous les avoir ?

- Par la diplomatie. Et d'abord, voyons comment Tertullien s'est acquitté de la mission que je lui ai confiée.

- Une mission ? Mais laquelle, Seigneur ?

- Je vous en prie, Hélène. Appelez-moi donc Pierre-Hubert, c'est moins pompeux.

- Mais... mais... mais... Oh Vous !

- Tttt, Tttt ; il faut parfois savoir plaisanter quand la situation se tend. Rappelez-vous : le bouffon. Quelle mission ? Simplement nous trouver un logement en ville. Et pas à l'hôtel.

- Vous voulez nous quitter ? N'êtes-vous pas bien chez nous ?

- Si je vous côtoie sans arrêt, je crains que mon cœur ne s'éprenne. Je ne voudrais pas devenir importun.

- Vous craignez de m'aimer !? Serais-ce un si grand malheur que de m'aimer. Ne suis-je pas une personne aimable ?

- Voyons, vos parents ont sans doute de meilleurs partis en vue pour leur fille chérie. Il ne doit pas manquer de familles de planteurs riches qui ont des fils à leur présenter.

- À caser, voulez-vous sans doute dire. À moins que mon cher père cherche à caser sa fille en lui donnant une belle dot. Une fille bien mariée, cela peut entraîner des alliances commerciales entre plantations complémentaires. Mais, bonté divine ! Pierre-Hubert, ne comprenez-vous pas que je ne suis pas le genre de femme à me satisfaire de cette conception arriérée du mariage ? Nous sommes en Amérique, ici. Plus dans l'Europe sclérosée héritière du moyen-âge. Comme beaucoup de femmes, je veux être libre. Et je ne pourrais l'être que si j'épousais un homme qui me considérerait comme sa partenaire à égalité. À égalité des responsabilités et de droit à la décision dans les affaires de la famille. Pas identique, mais égale à lui. Nous serions tous les deux à présider aux destinées de la famille, à contribuer aux revenus de la famille, à éduquer les enfants de la naissance au jour où ils quittent le nid. Et si Dieu le veut, nous serons deux à vieillir ensemble, à nous consoler de nos douleurs et misères, deux à être heureux de voir grandir nos petits-enfants et peut-être les enfants de nos petits enfants. »

Je tente l'humour :

- Une sorte de duumvirat, en somme...

- Arrêtez ! Je suis sérieuse. Ne sentez-vous pas que je suis sérieuse ? »

Elle crie presque et le cheval bronche. Hélène se reprend.

- Ma chère Hélène, si vous êtes dans ces dispositions, jamais vous n'admettez qu'un homme demande votre main à votre père pour son fils. Admettriez-vous qu'un homme sans parents présents demandât votre main à votre père ? Et même, accepteriez-vous qu'un homme vous demande de l'épouser ? Ne seriez-vous pas plutôt encline à demander, vous, la main de l'homme sur lequel vous aurez jeté votre dévolu ?

- Pierre-Hubert, seriez-vous homme à demander ma main à mon père ?

- Certainement pas si nous n'avions pas décidé d'un commun accord de nous marier. Il ne me viendrait pas à l'idée de vous demander à votre père sans que vous m'ayez d'abord demandé de le faire. Et sans que j'aie accepté d'unir ma vie à la vôtre.

- Mais enfin, ne comprenez-vous pas ? N'avez-vous pas entendu la mère d'Ann Miller ?

- Elle a dit que nous devons unir nos deux vies ici-bas, que nous devons en parler au préalable mais que si ce que nous avons à dire ne vaut pas mieux que le silence, alors nous devons nous taire.

- Et que pensez-vous de cette injonction ?

- Que c'est une prophétie. Analogue à celle qu'une sorcière de l'Église des Gentils avait faite à mon aïeul Pierre-Hubert de Berdeilhe, premier du nom, en 1247 sur les pentes du « pog » du Château de Foix.

- Et qu'avait fait votre aïeul ?

- Il avait suivi son devoir et la prophétie s'est réalisée. Et je suis un descendant de cette prophétie. C'était aussi une époque de guerres : les croisades en Orient mais aussi hélas dans nos terres du Midi où les soudards ont massacré des braves gens parce qu'ils refusaient de baiser la croix au motif qu'on n'adore pas un instrument de torture.

- Êtes-vous un descendant des Cathares ?

- Non, nous étions bons chrétiens dans ma famille. C'est pourquoi mes aïeux ont protégés les Gentils des sbires de l'Inquisition. Je crains de connaître ici, à notre époque qui devrait être exempte de tous ces obscurantismes, des situations analogues à celles qu'a connues le Chevalier Pierre-Hubert de Berdeilhe avant de recevoir des mains du Roi une baronnie. Ici, il va falloir aussi prendre la défense de braves gens broyés par la malignité des affairistes et des fauteurs de guerre. Mais le Baron de Berdeilhe usera de l'arme de l'image. Et en cas de besoin de ses armes modernes. Mais je crois que madame Miller nous trouverait trop diserts.

- Pierre-Hubert, ne me laissez plus languir : voulez-vous que nous unissions nos deux vies ici-bas ?

- Hélène, voulez-vous que nous unissions nos deux vies ici-bas ? »

Sa main droite a pris ma main gauche et nos deux mains se sont serrées dans le silence revenu. Ce que nous aurions dit n'aurait pas pu avoir plus de valeur que le silence éloquent de nos deux mains.

*
* *

Au moment de passer sous la porte de l'entrée du parc d'honneur de la plantation, je dis à Hélène :

- Je parlerai ce soir à votre père, si vous êtes de cet avis.

- Non, il est encore trop tôt. Parlez-lui de votre projet de loger en ville ; éventuellement, parlez-lui de votre projet de reportages photographiques. Je suis sûr qu'il vous proposera des sujets. Nous choisirons ensemble ceux que nous pourrions couvrir parce qu'il faut apprendre ce métier, comme tout autre métier. Mais il vous faut aussi faire œuvre de

géographe ou plutôt de topographe. On en a besoin ici. Et il est courant dans nos comtés d'exercer deux métiers. Avec ces deux métiers, vous aurez accès à des gens et des paysages qui vous permettront de renseigner vos autorités sur les réalités de l'Amérique.

Pour prendre contact avec l'ambassade de France à Washington, vous pouvez utiliser le télégraphe. Cela n'a rien à voir avec celui que vous utilisez en France, le télégraphe optique de Chappe. Ici, nous utilisons le télégraphe à fil de cuivre. Les compagnies de télégraphe couvrent presque toute la côte Est de Savannah à Boston. Il ne faut que quelques heures pour qu'un message parvienne à son destinataire s'il habite dans une ville. Sachez-le parce que le représentant français à Charleston connaît ce procédé et en plus a un système de cryptage des messages. Ainsi, les employés du télégraphe ne savent-ils pas ce qu'ils envoient. Mais la police peut toujours arrêter un message. Il faut en être conscient. »

Décidément la belle Hélène est une femme de tête pleine de résolution et de connaissances malgré son jeune âge.

Lorsque nous arrivons à la plantation, nous contournons le bâtiment principal par la droite pour nous rendre directement près des écuries et des remises à voitures. Là, une presse de manouvriers et d'esclaves semblent en conciliabule. Le palefrenier des chevaux d'attelages légers vient prendre en main notre équipage. Nous sommes sur le point de faire le tour de la maison quand Tertullien sort de l'écurie en compagnie de Lucie. La brave nounou est grise d'inquiétude. Je me crispe en attendant l'annonce de la catastrophe. Je sens la main d'Hélène agripper mon avant-bras gauche, entre le coude et le poignet.

- C'est la merde, Pierre-Hubert. »

Nous avons pris la décision de nous parler en associés que nous sommes de fait devenus. Nous nous tutoyons donc et nous appelons par nos prénoms.

- Que se passe-t-il. Un problème ?

- Il se passe que les négociations entre la Caroline du Sud et le gouvernement central tournent mal. Jeff Davis, le Président de la Confédération, veut que les possessions fédérales de la baie de Charleston reviennent dans le giron de la Caroline du Sud, notamment les forts. Et il y a le cas particulier de Fort Sumter qui est en fin de construction. Et qui est le seul à être occupé par une garnison à cause des travaux en cours. »

Je connais bien la question de ce fort. À six kilomètres au bout de la baie il doit commander l'entrée du chenal qui conduit au port. Le Fort Sumter est en cours de construction et entièrement sans défense. De nombreux ouvriers, principalement des habitants de Charleston, s'affairent à le terminer sous la conduite de l'arrondissement des travaux du Génie par ordre d'un décret du gouvernement. C'est pour garder le contrôle de cet établissement tout neuf que le commandant de la garnison qui était auparavant à fort Moultrie, le Commandant Anderson, a décidé de prendre tout ce qu'il pouvait emporter avec ses chaloupes pour s'installer à Sumter. Ce que les Sud-Caroliniens ont saisi à Moultrie est ce que le détachement du Commandant Anderson n'a pu emporter. Tout le monde s'accorde à reconnaître l'importance stratégique de ce fort et c'est la détermination à en rester maître qui est la cause directe des difficultés en cours avec Washington. Le nouveau gouvernement de la Caroline du Sud affirme haut et fort que l'État n'aura conquis sa souveraineté que lorsqu'il exercera son autorité sans conteste sur toutes les parcelles de son territoire.

À Washington, le Président Buchanan est en fin de mandat et il ne prend plus de décisions que pour l'expédition des affaires courantes. Son successeur élu, Abraham Lincoln, doit prêter serment début mars, le 4 il me semble et, en attendant, des négociateurs de la Confédération font la navette entre Washington et Charleston. Les travaux sont en train de s'achever et le Commandant Anderson fait mettre en batterie le peu d'armes lourdes qui lui restent de façon à éventuellement contrebattre les feux des mortiers et de l'artillerie sudistes. Le Général Pierre Gustave Toutant de Beauregard qui commande les forces confédérées du secteur de Charleston commence à s'impatiser. Mais si je me fais un retour rapide sur cette situation dont je ne suis familier que depuis peu, je reviens rapidement à Tertullien.

- Bon d'accord, mais le cas de ces rétrocessions des possessions fédérales à la Caroline du Sud ne date pas d'aujourd'hui.

- Tu as raison, mais Beauregard commence à s'énerver. Il a lancé un appel à des volontaires de tous types, dans tous les domaines, pour mettre sur pied une résistance efficace aux manœuvres de Washington.

- Holà, il me semble que tu prends parti... Nous ne sommes pas d'ici, ce me semble.

- Arrête. Je crois bien que je vais m'établir ici. Et je ne serais pas surpris que tu fasses de même. Reconnais que la charmante Hélène ne te déplaît pas et que tu ferais bien son Pâris.

- Ah ? Et toi, aurais-tu trouvé une âme sœur par ici ? »

Tertullien ne dit mot. Il se contente de sourire et remarque :

- Tu ne dis pas non, Ô mon bel officier. Eh bien je puis te dire que mes recherches de logement se sont heurtées partout à des fins de non-recevoir. Impossible de se loger dans et autour de Charleston. On dirait que tous les logeurs se sont donné le mot. Meublé ou vide rien de ce qui est disponible ne semble être pour nous.

- Et à ton avis, cela viendrait d'où ?

- À coup sûr, cela vient de ton futur beau-père. Il semble acharné à ce que nous restions ici.

- Et d'où cette information te vient-elle ?

- Des esclaves. Tu sais que j'ai noué des relations coupables avec le chef cocher. C'est un rusé. D'abord, il est « quimboiseur » africain et soigne beaucoup de monde. Sa femme est accoucheuse et s'entend remarquablement avec la Bonne Lucie. Tout ce petit monde souhaite ardemment que la plantation évolue en douceur si « Jeff » Davis perd sa guerre. Et si la Confédération des États d'Amérique gagne la guerre qui s'annonce, alors il sera préférable pour les esclaves d'appartenir à des « bons » maîtres. Donc, même si je n'ai pas entendu évoquer ton futur mariage, j'ai clairement perçu, primo que notre installation dans la durée à la plantation est vivement souhaitée, deuxio, que la Bonne Lucie prie à tous les angélus pour que vous convoliez Hélène et toi, et tertio que nous nous engagions davantage dans l'activité de la ville, en particulier avec nos compétences techniques. Sié... tu sais, le cocher en chef, il m'a dit qu'Aldebert Toppenot devrait nous approcher à ce sujet.

- Cela tombe bien. Il faut que je m'ouvre à lui d'un projet.

- Ah ! Cela sent le chapeau de soirée, les guêtres et les gants beurre-frais !

- Tout faux, Monsieur le marieur. Nous avons décidé de tenter de prendre des photos et de les diffuser commercialement.

- Tu veux faire concurrence à Wayne ?

- Certes non. Je veux maîtriser l'art de l'instantané pour faire des prises de vues de la vie de tous les jours. Et ceci avec Hélène qui brûle de mener une vie active et ne peut le faire sans la présence d'un homme à ses côtés.

- Oui-da ! Et imagines-tu réussir à faire admettre que vous formiez une équipe *male and female* sans être mariés ? Cela se pourrait peut-être dans le Nord, mais ici on a encore une certaine morale. Mais de toute façon, allons nous rafraîchir avant de descendre au salon. Ah oui, j'oubliais, Aldebert tient à nous voir au salon vers l'heure du thé. »

J'ai remisé mon hammerless Le Bossu après l'avoir nettoyé. Décidément cette poudre sans fumée est une découverte extraordinaire. Il m'a suffi de passer un chiffon huilé dans le canon et la chambre qui a tiré et voici l'arme propre. Quand je pense au temps qu'il faut pour nettoyer une arme à poudre classique... Je me dis que s'il existait des revolvers plus puissants à poudre sans fumée, la vie des pistoleros serait beaucoup plus simple. Je me suis changé et j'ai passé des bottes fines et bien cirées. J'ai choisi une tenue correcte mais « *casual* », comme on dit ici, « casuelle » c'est-à-dire décontractée. Je suis sur le point de sortir de ma chambre quand on frappe à la porte de manière résolue.

- Entrez ! »

La Bonne Lucie s'encadre, massive dans la porte. Elle brille de son collier à grains d'or, de ses anneaux d'oreilles et des dentelles de son jupon dont la robe de tissu de coton à motifs à carreaux laisse entrevoir un petit peu lorsque la belle doudou agite savamment le lourd tissu.

- « Missié » Pierre-Hubert, Hélène m'a parlé pour être photographe avec vous. C'est une très bonne idée mais vous devez vous marier. Vous êtes un bon garçon que je sais honnête. La maman d'Ann Miller est mon amie. Je la vois tous les dimanches à l'église.

- La maman d'Ann Miller ? À l'église ?

- Et alors ? Vous croyez qu'elle peut manquer de vendre des fleurs magiques et des quimbois ? Le curé la connaît bien et est une de ses pratiques. Et souvent elle a chassé les mauvais esprits de l'église.

- Mais Lucie, où y a-t-il une église catholique, ici ?

- Dans le quartier chicano. Il y a des Mexicains, des Espagnols et tous ces gens sont bons catholiques. Beaucoup d'affranchis sont maintenant catholiques parce que les prêtres les ont accueillis. Beaucoup savent lire et écrire alors que c'est interdit chez les wasp's.² On n'a pas le droit d'enseigner à lire et écrire aux esclaves dans l'Amérique de la liberté.

- Et la maman d'Ann Miller, est-elle catholique ?

- Elle n'est pas baptisée, si c'est votre question. Mais elle meilleure chrétienne que bien des gens qui vont à l'église ou à la synagogue soi-disant pour prier. Mais vous avez changé le sujet. La maman d'Ann m'a dit qu'elle vous a dit qu'il faut vous marier avec ma petite Hélène.

- Je ne demanderais pas mieux, mais Hélène voudrait-elle de moi ? Et ses parents ?

- Arrêtez de faire la bête. Mais souvenez-vous, si vous ne la mariez pas, vous repartez d'où vous venez et si vous ne le faites pas de vous-même je vous ferai partir avec des quimbois !

- Ma Bonne Lucie si je vous comprends bien vous m'aidez à convaincre ses parents, si Hélène veut de moi ?

- Arrêtez de me railler, vous vous êtes déjà entendus Hélène et vous. »

Je ne réponds rien. Si je nie et qu'elle a eu les confidences d'Hélène, elle saura que je lui mens. Si elle prêche le faux pour savoir le vrai, ce n'est que reculer pour mieux sauter parce que je suis sûr qu'Hélène finira par lui faire des confidences. En outre, si Lucie est dans le doute, elle ne pourra pas renseigner Mme Toppenot sur nos projets. Parce que la Bonne Lucie est avant tout la doudou de Mme Toppenot et qu'elle est comme sa maman. Toutes deux sont expatriées de leur île, de leur famille, de leur plantation. Cela crée des liens. Depuis quelques semaines que nous vivons ici Tertullien et moi, nous avons fini par nous attacher aux gens. Et pourtant, nous ne nous sentons pas encore vraiment américains.

Voyant que je ne dis plus rien, Lucie s'efface de la porte pour me laisser sortir. Quand je passe devant elle, elle lève la main l'index tendu menaçant comme pour mettre en garde un enfant qui va faire une bêtise. Je lui réponds par un sourire et elle-même éclate de rire, montrant ses dents blanches éclatantes dans l'ombre du palier. Je descends le grand escalier tandis que Lucie rejoint l'office par l'escalier de service où elle a du mal à glisser sa forte corpulence.

Tertullien est au bas des marches, dans le grand hall, dont la porte est ouverte à deux battants sur la pelouse du jardin d'accueil.

Il est presque cinq heures et demie de l'après-midi. En principe le thé est servi à cinq heures. Je ne suis pas descendu avant parce que j'attendais le signal de Tertullien.

- Je suis un peu inquiet, me dit-il, parce que les Toppenot ne sont pas encore rentrés de la ville », me dit mon acolyte.

² *White anglo-saxon protestants*. Anglo-Saxons blancs et protestants.

- Je ne suis pas surpris. La rue principale était barrée, limitée par des barrières de marquage des veaux et quand nous sommes passés la foule s'y agglutinait en attendant la parade militaire.

- Ah, tu as vu ça ? Il paraît que Toutant doit faire une communication lors de la remise des drapeaux aux volontaires des régiments de Caroline du Sud. Mais c'est Aldebert qui nous mettra au parfum. Tiens ! Regarde, voici la voiture. »

L'équipage s'arrête devant l'escalier de la véranda après un ralentissement progressif et régulier. Décidément, le nouveau jeune cocher est fort habile. Le garçon d'accueil ouvre la portière de la calèche et Mme Toppenot descend sans le secours d'un escabeau au contraire de ce qu'aurait fait une « Dame » de France. Elle descend avec aisance et élégance. Elle porte une jolie robe ample mais sans vertugadin ou autre crinoline. Son chapeau est une capeline qu'elle dégrafe et enlève avant d'arriver à l'escalier.

- Ouf, nous voici de retour. Ce Beauregard a de l'allure, mais il m'a rompu les oreilles avec ses préparatifs de guerre. Cela va encore nous coûter une fortune ; pour rien j'espère. »

Aldebert Toppenot est descendu par sa portière qu'il a ouverte lui-même. Il porte son chapeau et sa canne dont je sais qu'elle est à système et comprend une épée et un pistolet. Cela n'empêche pas le maître des lieux d'arborer un revolver à six coups d'un calibre américain voisin de neuf millimètres de diamètre. Il l'appelle son « 36 ».

- Vous savez, mon amie, je crains fort que la situation n'évolue mal. Le général de Beauregard m'a confié une tâche dont je me serais bien passé. Il faut que nous en parlions à nos hôtes et je les ai fait mander en entrevue maintenant...

Ah, vous voici, mes amis. Je me mets à l'aise et je vous verrai dans le salon du thé.

- Messieurs, commence Mme Toppenot, je vous remercie de votre présence pour ce duel stupide. André a dû s'expliquer avec le Marshal de Police, malgré la déclaration du médecin. Fort heureusement, tous les témoignages ont établi que notre fils n'avait pas fauté et que le duel découlait d'une réaction à un discours sécessionniste extrême. En outre, c'est le mort qui avait exigé un duel à mort. Il n'y a donc aucune poursuite, mais il s'en est fallu de peu.

La sécession est hélas prononcée. Et la contestation territoriale entre la Caroline du Sud et Washington prend un tour dangereux. Aldebert tient à vous demander de l'aide, sans vous le dire de façon explicite. Il vous en parlera, mais je préférerais que vous fussiez prévenus. »

*
* *

Le maître des lieux nous fait asseoir tandis que l'aide de la cuisinière nous sert le thé. Lucie entre à son tour avec un plateau qui me fait saliver à l'avance : il y a des muffins et de la marmelade préparée avec des oranges qui viennent de Floride. Lorsque les domestiques sont sorties, Aldebert Toppenot tire sur le cordon en tapisserie de la sonnette qui descend le long du double rideau de la fenêtre. D'une petite porte surgissent Hélène et André. Arrivent ensuite Pierre et sa mère. Tout ce petit monde affiche une mine sombre et préoccupée.

- Mon Cher Baron, commence Aldebert Toppenot, il m'est revenu que vous avez entrepris des démarches pour trouver un logement en ville. Ainsi d'ailleurs que pour vous procurer un équipage. Vous auriez dû m'en parler... N'êtes vous pas bien reçu, ici ?

- Cher Monsieur, lorsque vous avez eu la bonté de nous accueillir il me semblait entendu que dès que nous aurions mis de l'ordre dans nos affaires, Tertullien et moi nous vous libèrerions de notre présence. Mais avant que de vous en entretenir, nous voulions d'abord nous rendre compte des possibilités de se loger ailleurs qu'à l'hôtel.

- Et qu'ont donné vos recherches ? »

Tertullien ne pipe mot. Il est assis un peu en arrière et je ne puis voir son visage sans me retourner.

- Apparemment, il est difficile de trouver un couvert à louer. Mon ami Tertullien a déployé les ressources de son entregent mais jusqu'à présent, il est bredouille.

- Évidemment puisque j'ai interdit qu'on vous loge. Je tiens à vous garder ici. Ne vous sentez pas prisonnier et si vous insistez, je vous donnerai les recommandations nécessaires pour vous bien loger sans vous ruiner. Charleston est une ville de ressources. Mais compte tenu de la situation, il me semble préférable de se regrouper entre gens de bonne compagnie plutôt que de s'exposer à des risques inutiles dès que la situation aura basculé vers la guerre. Car je ne vous cache pas que le Général de Beauregard a été fort clair. Il n'est pas question de laisser un seul des établissements militaires situés sur le territoire de l'État entre les mains du gouvernement de Washington. Il exprime là la position du Président Davis et le fait d'autant plus volontiers qu'il est exactement de cet avis. Les négociateurs confédérés qui sont à D.C. n'aboutissent pas et se heurtent à des mesures dilatoires ou des fins de non recevoir. Pour le moment Anderson installe ses armes sur Sumter. Les travaux de construction tirent à leur fin et s'il parvient à s'emboîser, il s'entêtera au commandement de sa petite garnison sans esprit de repli. On lui a déjà proposé de se retirer avec les honneurs, il ne veut rien savoir. Or, la question de la rétrocession à la Caroline du Sud des propriétés fédérales occupe nos négociateurs depuis le mois d'octobre dernier. Comme la situation se tendait et comme nous commençons à prendre possession de ce qui nous revient de droit, Anderson a déménagé sur Sumter dans la nuit du 26 décembre dernier. Nos militaires ont immédiatement occupé Moultrie et fait main basse sur tout ce qu'Anderson n'a pu emporter sur ses chaloupes. Début janvier, un bateau est arrivé pour ravitailler Anderson et ses hommes. Un cargo, la « *Star Of the West* ». Mais le commandant militaire a fait mettre en batterie deux pièces d'artillerie près de l'entrée de la rade et fait ouvrir le feu. Le cargo a repris la route de New York sans même demander à refaire de l'eau. Fort Moultrie qui est maintenant occupé par une garnison confédérée a ouvert le feu hors de portée.

- Et Anderson, a-t-il réagi ?

- Non. Apparemment il n'avait pas de pièces lourdes prêtes à faire feu. Mais les premiers coups de canons sont néanmoins partis. Il est certain que Washington va finir par réagir. Les autorités de Charleston ont tout fait pour tenter de fléchir Anderson. Elles ont envoyé le 20 janvier une équipe de négociateurs et pas n'importe qui : le Secrétaire d'État et le Secrétaire à la guerre. Pour un simple commandant ! Anderson n'a rien voulu savoir. Le 30 du mois, le commandant militaire de Charleston a envoyé à Washington le colonel Hayne pour tenter d'obtenir du secrétaire à la Guerre de Washington qu'il ordonne à Anderson de livrer le fort. Refus. Et Anderson est un entêté, il ne se rendra pas tant qu'il n'en aura pas reçu l'ordre des yankees.

- Cela me paraît normal, je ferais comme lui. Apparemment ce commandant est courageux et discipliné.

- Ah bon, vous êtes de son côté !

- Il ne s'agit pas pour moi de prendre quelque parti que ce soit. Mais il me paraît normal qu'un officier tienne sa position tant qu'il n'a pas reçu l'ordre de la quitter. Et s'il a des armes, je suis sûr qu'il fera tout pour s'en servir au mieux pour défendre le fort. Je ferais comme lui si j'étais à sa place.

- Mais il occupe une terre qui appartient à la Caroline du Sud !

- Soit. Mais à ses yeux il tient un fort qui est une possession du gouvernement auquel il obéit. Il ne lui appartient pas de juger de quel côté est le droit. Il doit obéir aux ordres de ses chefs. Vous savez, l'art militaire est un art simple et tout d'exécution. C'est pourquoi il me semble que tout soldat doit se rappeler cette idée élémentaire : l'ennemi qu'il combat n'est pas le sien. C'est celui de son gouvernement. Et aussitôt que l'adversaire n'est plus en état de combattre, au moment où il se rend, il redevient une victime d'un sort qui le dépasse.

- C'est cela, et vous aller le dorloter. Mais mon pauvre ami, avec des idées pareilles, vous ne tiendrez pas six mois dans ce pays. À quoi donc vos armes vous servent-elles donc ?

- À expédier *ad patres* tout individu qui prétendrait s'en prendre à moi ou à des gens sans défense. Et rassurez-vous, au cas où j'aurais à faire la guerre je serais féroce mais sans haine. En revanche, si le même homme qui me tirerait dessus à la guerre venait à se rendre par la suite, je le ferais prisonnier et le traiterais comme un être humain désarmé.

- Comment pouvez-vous concevoir la façon dont vous vous comporterez alors que vous n'avez aucune idée de la situation à laquelle vous seriez confronté ?

- Monsieur Toppenot, je sais comment j'ai été élevé, puis formé, puis instruit dans la famille et ensuite à l'École Impériale Spéciale Militaire de Saint Cyr. Et si je l'avais souhaité, je serais encore officier d'infanterie et peut-être sur le point de partir pour le Mexique. Croyez-moi, mon caractère est forgé et je ne me laisse pas dicter la façon dont je dois me conduire.

- Seriez-vous prêt à rejoindre l'armée de la Confédération des États d'Amérique ?

- Je pourrais le faire si la situation le nécessitait. Mais je serais certainement plus utile avec d'autres armes que celles qui tirent...

- Lesquelles ?

- Mes armes à feu pour me protéger, mais surtout ma chambre photographique et mes appareils topographiques.

- Et que comptez-vous faire avec vos appareils à lunettes ?

- Je puis utiliser les images que je ferais pour informer les gens des réalités de ce qui se passe. Je pourrais aussi faire des prises de vues des installations adverses. Mais aussi, je pourrais faire des calculs qui permettraient de faire tirer les mortiers et les canons la nuit ou sur des objectifs cachés derrière les crêtes ou les bois.

- Et comment accompliriez-vous ce miracle ?

- En appliquant au tir des pièces d'artillerie les mêmes techniques que celles qui permettent de réaliser les implantations de bornes et repères sur les chantiers de géomètres.

- Mais un canon n'est qu'un gros fusil ! Il faut de la lumière pour viser ! Il faut voir l'objectif pour ajuster le tir dessus !

- Ce n'est pas ce que pensent les artilleurs français qui travaillent sur le tir courbe. Le tir courbe permet de faire tomber derrière les merlons de protection ou les murailles de forts des boulets lourds ou des obus explosifs. Il ne s'agit pas de toucher avec autant de précision que ce que font les fusiliers avec leurs armes, mais d'expédier des boulets explosifs qui causent des dégâts sur un large rayon en projetant des éclats de fer ou de fonte.

- Mais savez-vous que vous pourriez aider les forces du district de Charleston à faire tomber la résistance du Fort Sumter ?

- Certes. Il suffirait pour cela que j'explique à quelques artilleurs sélectionnés la manière de procéder.

- Et cela ne vous gênerait pas d'aider des militaires à en tuer d'autres. Surtout cet Anderson dont vous venez de me dire le plus grand bien ? »

Il semble que Aldebert me propose maladroitement d'apporter un soutien technique militaire aux confédérés mais je me demande bien pourquoi. Les forces du général de Beauregard comptent de nombreux officiers qualifiés et n'ont pas besoin de mes modestes lumières. Je réponds donc calmement :

- Ne vous trompez pas sur ma position. Je ne prends parti pour personne mais je reste toujours à distance des questions sur lesquelles je réfléchis. Si le commandement de l'artillerie du district de Charleston me demande d'exposer ma méthode de pointage sans visibilité sur l'objectif, je suis disposé à le faire et à faire une démonstration. Mais sur un champ de tir et non sur une installation militaire à propos de laquelle les parties adverses sont encore en négociations. »

Tertullien toussote légèrement. Je suis tenté de me retourner mais je préfère ignorer son signal, en apparence. Je poursuis donc.

- Je ne suis pas a priori un maître d'artillerie mais il est vrai que mes connaissances peuvent être utiles aux artilleurs. Toutefois je considérerais cette activité d'instruction

technique comme un marché commercial pour lequel il conviendrait d'établir un contrat et une rémunération pour mon associé Tertullien Ramade et moi-même.

- Ah ! Voici qui est bien parlé », s'exclame Toppenot. « Vous devenez un vrai Américain. "*You got the job, you got the money*" c'est ainsi qu'il faut concevoir la vie. Et n'ayez aucun scrupule de gentilhomme du vieux monde, beaucoup agiront ainsi dans ce pays du nouveau monde et la guerre ne ruinera pas tout le monde. Ici, on ne croit pas au bénévolat. Ceci étant établi, je vous propose de vous mettre en contact avec le général de Beauregard.

Nous aurons aussi besoin de vous pour des missions beaucoup plus dans vos cordes de topographe. La guerre nous prend de court, nous comme les yankees, dans un domaine où nous avons péché par naïveté. Je veux parler des voies ferrées.

- Des voies ferrées ? Mais vous n'en manquez pas dans ce pays. Vous avez un réseau, rien qu'autour de Charleston, qui me semble fort fourni.

- Il est vrai. Mais à part pour les grandes lignes qui vont de Boston vers le Sud en passant par New York ou vers l'Ouest en passant par Washington, les écartements diffèrent entre les voies principales et les chemins de fer d'intérêt local. En outre, souvent les compagnies font en sorte que leurs réseaux ne se rejoignent pas. Vous avez des villes, par exemple où arrivent deux réseaux en deux endroits différents qui sont des terminus.

- Nous avons cela aussi à Paris !

- Oui, mais à Paris vous avez construit un chemin de fer de ceinture.

- Deux : la petite et la grande. Cela permet de ne pas devoir aller jusqu'à Paris même pour contourner la ville et rejoindre un réseau en partant d'une autre.

- Chez nous, c'est plus grave. Dans la plupart des cas, il y a une vraie rupture de charge. Si je prends Baltimore, par exemple, c'est exaspérant. Pour me rendre dans le nord, je prends souvent le train en passant par Baltimore. Eh bien, une fois arrivé là, il faut descendre de voiture et changer de gare en passant par les rues avec des pataches tandis que nos bagages suivent sur des chars à mules. Depuis quelques temps, on ne descend plus de voiture et un charroi se fait en faisant tirer les voitures de trains par des chevaux sur une voie nouvelle qui traverse la ville d'un dépôt à l'autre. C'est déjà long avec un train de voyageurs, mais cela devient prohibitif avec des trains de marchandises à parfois trente wagons. Or dans les guerres modernes, le train sera à n'en pas douter le moyen de transport rapide des armées. »

De cela je suis tout à fait conscient. Nous le savons tous en Europe et l'exemple de l'Espagne ou de la Russie sont édifiants. Les deux pays ont adopté des écartements de rails plus larges d'environ dix centimètres que ceux des autres pays européens qui ont tous adopté l'écartement anglais qui correspond à un mètre et quarante-quatre centimètres. D'après Toppenot, l'écartement des rails des voies principales d'Amérique du Nord est bien le même que celui de France mais c'est surtout la discontinuité entre les réseaux des différentes compagnies qui pose problème. C'est pourquoi les autorités de la confédération nouvelle entendent améliorer le réseau ferré.

- Et c'est là que nous avons besoin de beaucoup de gens compétents dans les différents corps de métier de la construction des voies et ponts. Parmi ces spécialistes, nous avons besoin de géomètres. Je pense que la Direction des travaux du Génie militaire et le coordinateur des travaux du génie civil seraient ravis de vous compter parmi les géomètres de la ville de Charleston.

- Professeur d'artillerie, géomètre de la ville, mais vous voulez faire de moi un fonctionnaire multiservice de l'État de Caroline du Sud !

- Pourquoi pas ? Et votre associé aurait toute latitude de travailler avec vous. Je vous demande de vous rendre demain au commandement militaire de la Place de Charleston, avec votre associé pour rencontrer le général de Beauregard et entendre ses propositions.

- Comment a-t-il entendu parler de nous ?

- Vous imaginez-vous transparents ? Non seulement vous habitez chez moi mais en plus vous avez parcouru les points sensibles de la ville, vous êtes partie prenante dans un duel qui se prolonge par une fusillade dans les bayous, vous conduisez ma fille dans l'un de nos

boguets et votre associé est du dernier bien avec ceux des esclaves de ma plantation les plus inquiétants aux yeux des autorités municipales.

Et surtout, vous avez déposé une assez forte somme en pièces d'or à la banque. Ne croyez pas que tout ceci passe inaperçu. Nous sommes accoutumés à voir arriver des immigrants, dans ce pays. Mais en général, surtout ceux qui passent par Ellis Island, ils sont pauvres. Ce n'est pas votre cas.

- Je ne suis pas un immigrant. Ce n'est pas dans mes intentions. Pas encore.

- Vous êtes arrivés sur une goélette des plus appréciées, ici. Pour la plupart des familiers du port de commerce, vous êtes agent commercial des Lignières de Guadeloupe. Et beaucoup de monde se demande quelles affaires vous allez traiter au moment où nous préparons consciemment ou non une guerre qui pourrait bien être meurtrière. Seriez-vous des profiteurs de guerre ? Pour se déterminer, les gens vous observent. Il était donc normal que les services du général de Beauregard s'intéressassent à vous. C'est pourquoi, Monsieur le Baron, je vous demande de bien vouloir m'accompagner à son P.C. dès ce soir. Si vous acceptez, j'envoie une estafette porter une dépêche à son chef d'état-major. »

J'accepte, sans pouvoir me retourner vers Tertullien pour percevoir quel est son sentiment au sujet de cette rencontre.



Le Général Pierre G. Toutant de Beauregard.

Lorsque nous remontons vers nos appartements, Tertullien me déclare d'un ton ferme que si je veux jouer au petit soldat, lui restera exclusivement civil. Pas question de jouer avec les militaires, pour quelque faction que ce soit.

- Rassure-toi, il n'est pas question, même pour moi, de revêtir l'uniforme. Mon dessein est bien de rester un témoin objectif de ce qui se passe. Notre mission est toujours de renseigner le gouverneur de Guadeloupe. Je ne perds pas cela de vue. Et il me semble très bien qu'Aldebert ne m'ait demandé qu'à moi de rencontrer Beauregard. De toute façon, je ne prends aucun engagement ce soir. En attendant, je vais me rafraîchir pour rencontrer le « Napoléon » local.

*
* *

Derrière son bureau Beauregard a le même air altier que sur son portrait officiel. Pourtant, une fois que nous sommes seuls avec lui et son aide de camp, il s'adresse avec une grande amabilité à Aldebert et moi. Une fois les salutations protocolaires terminées au cours desquelles Aldebert me présente brièvement, le Général s'adresse directement à moi et me questionne sur mon passé professionnel.

Il semble au début bien informé sur mon compte mais se montre agréablement surpris d'apprendre que je suis un ancien élève de Saint-Cyr. En fait, il me prenait pour un officier de réserve à l'américaine, c'est-à-dire formé et entraîné dans des camps pour stagiaires civils. Il est donc intrigué par mon parcours et le fait qu'alors que j'aurais pu continuer une carrière prestigieuse j'aie préféré opter pour une vie plus aventureuse et moins glorieuse.

L'entretien ne dure pas très longtemps et nous nous quittons en très bons termes. Il a fait venir l'intendant général de la place de Charleston pour que nous prenions rendez-vous dès demain matin afin de finaliser les conditions financières de ma participation à la préparation des artilleurs confédérés de la zone militaire de la ville. Ensuite, je serai présenté au colonel qui commande l'artillerie de la place et m'attends déjà avec impatience.

De retour à la plantation, Aldebert ne cache pas sa satisfaction. Tertullien est plus réservé. Mais il doit demain rencontrer le directeur des travaux du génie civil afin d'examiner dans quelle mesure il pourra aider à l'implantation des tracés de voie ferrées.

Seulement, il me faut impérativement alerter le gouverneur de la Guadeloupe de la tournure que prennent les événements. Le Consul de France à Charleston ne me sera d'aucune utilité. Il ne traite que des questions administratives en quoi il est fort efficace. Mais pour faire parvenir des nouvelles à Basse-Terre il vaut mieux que je m'adresse à un bateau en partance. Aldebert m'est encore fort utile. Il m'accompagne à cheval jusqu'au port où je peux remettre une lettre au capitaine d'une goélette pilote de New York. Les bruits de guerre civile ont conduit ce bateau à rejoindre la Caroline du Sud dont sont originaires pratiquement tous les hommes d'équipage et les trois officiers. Depuis leur arrivée, ils utilisent leur bateau pour faire des liaisons rapides avec les Antilles espagnoles ou françaises. Ils sont en partance demain au jour pour la Martinique et comptaient de toute façon faire relâche à Basse-Terre.

Le capitaine a une tête de forban mais un sourire lumineux. Il prend la lettre volumineuse à laquelle je viens d'ajouter quelques phrases avant de la sceller dans ma chambre. L'officier vérifie l'adresse et l'état du sceau de cire. Il encaisse le prix de la commission et me signe un reçu pré-tamponné du service de la Poste confédérée.

De retour à la plantation, je conviens avec Tertullien que les choses semblent s'accélérer. Nous dînons tard, ce soir, mais nous sommes au complet. Les deux garçons, et les deux filles sont à table. Les parents Toppenot observent une attitude calme et impassible. Seule la Bonne Lucie sert avec de profonds soupirs. André a le visage chiffonné et semble étranger au peu de conversation qui nous anime. Sauf pour Tertullien, et encore rien ne l'assure vraiment, nous sentons tous que les armes vont se mettre à chanter non plus pour des concours mondains, mais bien pour le pire qui puisse se produire : une guerre civile.